

POUCHKINE ET POUGATCHOV. Marina Tsvetaïeva

Il est des mots magiques, magiques hors de tout sens – déjà dans leur sonorité – physiquement magiques, des mots qui, avant *d’avoir dit*, ont déjà signifié, des mots en tant que tels sens et signes, ayant besoin non du cerveau mais de l’oreille – langue des animaux et des enfants, langue du rêve.

Chacun, sans doute, a les siens.

Un de ces mots de ma vie fut et reste – le Guide.

On m’aurait, à sept ans, réveillée et demandé : Comment s’appelle cette chose où il y a Savéliitch et l’aspirant Griniou et l’impératrice Catherine II ? Ma réponse, immédiate : – le Guide. Même aujourd’hui, toute *La Fille du capitaine*, je l’appelle – comme ça. Comme il est étrange que moi qui dans l’enfance, que moi qui dans toute ma vie, fus toujours si lente, et si lourde, moi qu’on pouvait tromper si aisément, j’aie reconnu tout de suite *dans le trouble tourbillon de la tempête* la chose noire qui approchait, sachant, tendue d’attente, sachant de toute mon âme, que ce n’était ni “un tronc” ni “un loup” – mais – *cela même*.

Aussi, quand cette chose inconnue s’est mise à approcher et, deux minutes plus tard, est devenue un homme, je savais – à l’avance – que loin d’être le “brave homme” dont l’avait gratifié le cocher, c’était un homme-drame, un homme-peur – *cet homme-là*.

Cette chose inconnue m’était la plus connue des choses.

C'était ce qui nous guette dès que tournent la route ou le couloir, ce qui se tapit dans les fougères et à chaque coin de rue – le merveilleux, là où l'enfant, comme le poète, se trouve – chez soi. Le seul “chez-soi” – donné, un “chez-soi” pour lequel nous abandonnons tous les nôtres.

Et lorsque cette chose, venue de tous les contes russes et non russes, et des *Märches unserer Lebens et Wesens*, se révéla – en plus – le Guide, le pacte était conclu, l'âme était prise – tiens, prends.

Oh ! ce Guide – j'en suis tombée amoureuse tout de suite, dès l'instant du rêve où, père usurpateur, le paysan à barbe noire découvert dans le lit à la place du père de Griniov m'a regardée – gaiement. Et quand le paysan a brandi sa hache, quand il s'est mis à l'agiter dans tous les sens, je savais à l'avance que nous – Griniov et moi – nous n'avions rien à craindre, et si la peur me prenait tout entière, c'était la peur du rêve, la peur heureuse d'être sans conséquence – heureuse, moi, d'avoir, sans conséquence, à traverser la peur – de part en part. (Ainsi, en rêve, on ralentit son pas – exprès pour narguer l'assassin, sachant qu'à la dernière seconde, il vous poussera des ailes.) Et quand le paysan – le monstre – s'est mis à m'appeler avec tendresse, disant : “N'aie point peur... viens sous ma bénédiction !...”, j'étais déjà, bénie de cette bénédiction, devant lui, poussant vers lui, de toutes mes forces de petite fille – Griniov. – “Mais, vas-y, enfin, vas-y ! Aime-le !” prête à fondre en larmes amères parce que Griniov ne comprend pas du tout (Griniov, en général, c'est le genre dur à la détente) que *l'autre* l'aime, qu'il massacre tout le monde, mais que, lui, il l'aime – comme si le loup, soudain, vous tendait la patte, et que cette patte – vous la refusiez.

Et ses proverbes – au Guide ! Paroles de nos contes, paroles rondes comme un petit pois, qui disent sans le dire, pomme rouge, pomme mûre, que la princesse roule sur la soucoupe en argent, paroles juste un peu plus grosses ! Proverbes où je ne comprenais pas – un traître mot, où je n'essayais pas de comprendre, si ce n'est qu'il parlait – d'autre chose. Du

plus grave. – Premières métaphores de ma vie (dernières aussi – fixées depuis le début) – discours sur *cela-même*, mais avec d'autres mots ; des mots pour *autre chose*, discours dont j'ai dit vingt ans plus tard :

*De loin pour le poète – le discours.*

*Si loin va le poète par le discours.*

Si loin est allé – le Guide.

À la deuxième, à la troisième lecture, quand je connaissais tout par cœur – à l'avance, je mourais de peur, inévitablement, que Griniov refuse au Guide son verre de vodka, qu'il ne lui donne pas la pelisse de lièvre, qu'il écoute cet imbécile de Savéliitch, qu'il ne l'écoute pas – lui, – qu'à moi donc, il fasse la sourde oreille. Et quel soulagement quand, pour la centième fois, les coutures de la pelisse craquaient sur les épaules de Pougatchov.

(Il est des livres qui vivent tellement qu'on craint qu'ils aient le temps de changer avant qu'on n'arrive à la dernière page – ils vivent pendant qu'on vit, comme la rivière, qui vient et qui s'en va. Personne, jamais, n'entre deux fois dans la même rivière. Qui est jamais entré dans le même livre ?)

– Après, nous savons que le Guide disparaît – comme une rivière souterraine. Mon intérêt disparaissait avec lui. Je lisais – en toute bonne foi, je ne sautais pas une ligne, mais je lisais avec mes yeux, calculant – sans Guide (ainsi, pendant la même enfance, les longues promenades – sans eau), dans la société, tout à fait superflue, du Commandant, de Vassilissa Iégorovna, de Chvabrine, de Maria Ivanovna – oui, cette gourde de Macha, qui tombe dans les pommes quand on tire le canon, et tout ce qu'on entend, c'est qu'elle est “d'une pâleur extrême”...

Même le duel – c'est étrange – ne me consolait pas de l'absence du Guide, même la déclaration de Griniov à Macha n'effaçait pas une seconde la barbe noire et les yeux noirs. À leur amour j'étais indifférente, tout mon

amour allait – à l’autre, tout leur “roman” à eux se résumait à ma colère – comment Griniov peut-il aimer Maria Ivanovna, et Maria Ivanovna Griniov, alors qu’existe – Pougatchov ?

La lettre sans appel du père de Griniov, qui interdisait à son fils tout espoir de mariage, ne me causait aucun chagrin, elle me comblait : enfin, il allait la quitter, partir, et, sur la route, rencontrer, une fois encore – le Guide, mais pour ne plus le quitter désormais, et (je connaissais pourtant la suite, et la fin) pour mourir avec lui, sur l’échafaud. Macha épouserait Chvabrine – tout ce qu’elle méritait.

Dans ma *Fille du capitaine*, il n’y avait pas de fille du capitaine, il n’y en avait pas au point qu’aujourd’hui même je prononce le titre mécaniquement, comme un seul mot, sans aucun capitaine, sans fille aucune. Je dis *La Fille du capitaine* – je pense *Pougatchov*.

Je résumais – je résume toujours – *La Fille du capitaine* aux face-à-face entre Griniov et Pougatchov : la tempête de neige – le Guide (ce Guide qui disparaissait), le rêve – le paysan à barbe noire, le perron de la maison du commandant, l’usurpateur, mais là – arrêtons-nous :

“On me ramena devant l’usurpateur et l’on me fit mettre à genoux devant lui. Pougatchov me tendit sa main noueuse.”

Soufflais-je ici à Griniov, comme dans le rêve horrible, de baiser cette main – noueuse ?

Non, sans me flatter. Car Pougatchov, je comprenais cela, incarnait à cet instant le pouvoir. Non, plus encore – la force brute. Et plus – la vie et la mort. Malgré tout mon amour, baiser *cette main-là*, jamais je n’aurais pu. C’est mon amour pour lui qui m’ordonnait en cet instant de force et de férocité de *ne pas* lui baiser la main. – De laisser ce baiser pour un autre échafaud. Et puis, autour de moi, ils sont tous à chuchoter : “Baise la main ! baise la main !” – il est donc clair que cette main, il ne faut pas que je la

baise. – J’ai toujours su la valeur de ces chuchotements. Ainsi, Ivan Kouzmitch, Ivan Ignatyitch, et nous tous qui avons refusé l’allégeance – et ceux qui ont été pendus – ils ont, nous avons tous – raison.

Mais poursuivais-je Pougatchov de ma colère, l’accablais-je de ma haine pour ces meurtres ? Non. Non, car il *devait* tuer – il était un tueur et un loup. Non, parce qu’il les tuait, *eux*, mais parce qu’il graciait Griniov, qui lui avait refusé l’allégeance, – pour la pelisse de lièvre. – Qui paie sa dette s’honore. La gratitude. La gratitude du bandit. (Que Pougatchov fût un bandit, je n’en doutais pas une seconde, je le savais déjà quand il n’était qu’une chose noire et inconnue.) – C’est bien cela, rien d’autre, qu’affirme l’Évangile : le ciel a plus de joie en un pécheur qui se repent qu’en dix justes qui restent justes. Une des paroles du Christ les plus tentatrices, les plus fatales – pour le bien.

Et, autre chose encore. Faisant, en droite ligne, sortir Pougatchov des contes de Grimm, de Polévoï et de Perrault, comme n’importe quel enfant, j’avais l’habitude – de l’horrible : les enfants haïssent-ils l’ogre qui veut couper la tête des petits garçons ? Ils le craignent, tout simplement. Les enfants haïssent-ils le monstre Verlioka<sup>99</sup>, ou le vieillard-serpent, ou la Baba Yaga, avec sa palissade vivante de têtes mortes ? Cela n’est que la pure peur sans laquelle le conte n’est pas un conte et le plaisir pas le plaisir. Pour un enfant, le conte doit *comprendre* le mal. Le mal que faisait Pougatchov, c’était le mal indispensable pour l’enfance (et pas que pour l’enfance), le mal que *fait* le conte.

L’enfant ne hait que le mensonge, la trahison, la promesse non tenue, le pacte brisé. Parce que l’enfant, plus que quiconque, respecte la parole, et croit en la parole. – L’autre a promis, et il n’a pas tenu. L’autre embrassait, il a trahi. Pourquoi devais-je haïr mon Pougatchov ? Il n’avait promis à personne, lui, de faire le bien – au contraire, sans rien promettre, promettant le contraire, il l’avait fait – *malgré*.

Première rencontre avec le mal, et il s'est révélé un bien. Depuis, le mal, je l'ai toujours suspecté d'être le bien.

“Le Guide”, c'était le feu. Et Pougatchov, le diable, et les koumatchs que je découvrais en même temps dans les contes de Polévoï. Les koumatchs devenaient des démons, leurs roubles rouges devenaient braises, charbons ardents, ils trouaient les habits, ils brûlaient la chaumière. Mais l'autre, le gentil, avait vu le charbon sous le chaudron rougir et faire – des roubles. Cela, roulant ensemble, le feu et le brasier, l'étoffe rouge et les roubles, dans le mot effroyable – l'Effraie – le beau surnom de Pougatchov – et dans le *trouble* d'une image – nous frayant la route – le Guide.

Mais avant de passer aux autres rencontres de Pougatchov et de Griniov – quand Pougatchov est apparu sur le perron de la maison du commandant, j'ai reconnu – *d'instinct* – le Guide. Comment Griniov peut-il ne pas le reconnaître ? Et quand, vraiment, il ne reconnaît pas, pouvais-je, vraiment, ne pas le regarder – avec mépris ? Comment – après le rêve – ces yeux, et noirs et gais – les oublier ?

\*

“Un tableau extraordinaire s'offrit à mes regards : à une table couverte d'une nappe et encombrée de bouteilles et de verres siégeait Pougatchov avec une dizaine de chefs cosaques, en bonnets et chemises de couleurs vives, échauffés par le vin, la trogne rouge et les yeux étincelants. Je ne vis parmi eux ni Chvabrine ni notre sous-officier, traîtres nouvellement recrutés.”

Donc, il n'y a que les siens – c'est au milieu des siens que Pougatchov a fait venir Griniov, c'est donc *sien* qu'il le sent. Désir de le compter dans ses rangs ? Calcul ? Non. Des déserteurs, il en avait suffisamment, d'aucuns plus solides que le médiocre petit hobereau Griniov. Donc – quoi ? L'élan du cœur. La chose noire aimant la blancheur frêle. Le loup – n'y a-t-il pas

de conte qui dirait ça – qui tombe amoureux – de l’agneau. Lui, il tombe amoureux de l’agneau qu’il n’aura pas mangé peut-être aussi parce qu’il ne l’a pas mangé, comme pour nous tous, brigands ou gens du monde, il arrive que le bien que nous avons pu faire nous attache à tel ou tel. La gratitude pour la pelisse de lièvre était déjà épuisée – par la vie sauve. L’invitation à table n’était que pur élan du cœur, l’amour dans toute sa pureté. Pougatchov appelle Griniov dans ses rangs parce qu’il le trouve *selon son cœur*, pour ne plus le quitter de la vie, pour (“je te ferai feld-maréchal”) lui faire encore – des dons. D’abord, la vie ; puis le pouvoir. Et l’impatience, l’insupportable assaut de ses questions à Griniov et son attente sombre de la réponse (“Pougatchov, d’un air sombre, attendait ma réponse”) ne viennent pas d’un doute sur la nature de cette réponse, mais de son caractère indubitable : c’est sans espoir. Pougatchov sait que Griniov qui, sous la potence, ne lui a pas baisé la main, ne pourra *jamais* le servir. Il sait aussi que s’il pouvait cela, lui, Pougatchov, il ne l’aimerait pas. Que s’il l’aime, c’est justement parce que c’est impossible. Ici, dans toute sa force, résonne le mot immortel d’Annenski : “Je n’aime que ça : l’impossible.” (Pougatchov ne manque pas de “hardis gaillards”, de gars bien plus irremplaçables que Griniov. Mais il veut celui-là – l’étranger. Celui du rêve. L’impossible. Le pas possible.) Cette scène, du début à la fin, n’est qu’une ultime répétition pour purifier, une dernière fois, son âme – de tout espoir.

Suivons attentivement la fin de ce dialogue :

“Sers-moi, fidèle, le cœur ouvert, je te ferai feld-maréchal et prince dans mon armée. Qu’est-ce que t’en penses ?

— Non, répondis-je avec fermeté. Je suis noble de naissance ; j’ai prêté serment à Sa Majesté l’impératrice ; toi, je ne peux pas te servir. Et s’il est vrai que tu me veux du bien, laisse-moi partir à Orenbourg.”

Donc, Griniov le *croit*, que Pougatchov est désintéressé. Il croit au pur élan de son cœur.

“Pougatchov réfléchit. « Et si je te laisse partir, dit-il, est-ce que tu peux me promettre, au moins, que tu te battras pas contre moi ? »”

Cette question, c’est la dernière mise, le dernier bastion qu’il lui rend (il les a tous rendus).

“Comment puis-je te le promettre ? répondis-je. Tu sais toi-même que je ne suis pas libre : si on me donne l’ordre de marcher contre toi, je marcherai, rien à faire...”

Dans cette réponse – tout le devoir. *L’enchaînement* – du devoir.

Cette scène – duel de grandeurs d’âme, compétition de noblesse.

Confrontation, au cœur de Pougatchov, de l’autocratie et de l’élan du cœur.

Confrontation, au cœur de Griniov, de l’élan d’amitié et du devoir militaire.

Confrontation du Devoir et de la Révolte, du Serment et du Brigandage, et, – contraste génial : chez le brigand Pougatchov, c’est l’homme qui l’emporte ; chez l’enfant Griniov, le soldat.

Pougatchov domine son offense, il la ravale, Griniov comprend que Pougatchov le laisse partir non pour donner la liberté – mais se défaire, au fond de lui, de son amour de loup.

“Va-t’en aux quatre vents et fais ce que tu voudras.”

(Lis : ce que tu *devras*.)

Puis, ayant tout donné – dernier élan d’amour :

“Demain, viens me dire adieu...”

Ainsi, celui qui aime :

– Une dernière fois...

Je donnerais tous les dialogues immortels de Dostoïevski pour ce dialogue-là, tout simple, pas célèbre après tant de lectures choisies pour les lycées, dialogue auquel (comme à tout Pougatchov, comme à tout Pouchkine) ces vers pourraient servir d’exergue :

*Chantons l'ivresse du combat,  
Du précipice sous nos pas...*

Dans *Le Festin pendant la peste*, Pouchkine nous l'a dit. Dans *La Fille du capitaine*, Pouchkine nous l'a – fait.

\*

Pougatchov a besoin de Griniov pour – rien, pour l'âme. Ainsi les bohémiens aiment les enfants blancs. Ainsi le tsar russe aimait son Maure d'Ibrahim. Ainsi Nicolas I<sup>er</sup> n'a pas aimé Pouchkine.

On sent dans ce dialogue un élément terriblement autobiographique.

*Pougatchov à Griniov.*

“Si je te laisse partir, est-ce que tu peux me promettre, au moins, que tu ne te battras pas contre moi ?

— Comment puis-je te le promettre ?”

*Nicolas I<sup>er</sup> à Pouchkine.*

“Où te serais-tu trouvé le 14 décembre, si tu avais été en ville ?

— Sur la place du Sénat, Votre Majesté.”

Même intonation de vérité passionnelle et dangereuse : le précipice sous les pas. Dans les réponses de Griniov nous entendons sans cesse l'intonation qui, si elle n'a toujours sonné dans le cabinet du monarque – l'a toujours fait en Pouchkine, et, quoi qu'il puisse en être, dans ses cahiers.

Seulement, pour Griniov, il est plus difficile, et de le dire, et de le faire – refuser Pougatchov. Griniov a bien de quoi lui être reconnaissant. Il a bien de quoi être envoûté par Pougatchov dès leur première rencontre. La réponse de Griniov, c'est le devoir : le refus de l'aimé.

Pouchkine, lui, ne doit rien à Nicolas. Pas question d'envoûtement, ici. La réponse de Pouchkine est pur enthousiasme – vengeance à celui – qu'on n'aime pas.

Et, poursuivant le parallèle :

Pour la vérité – le tsar cosaque – laisse partir son ennemi.

Pour la vérité – le tsar adjudant – *enchaîne* le poète.

\*

Dès le premier instant, Pougatchov est pour Griniov – le bienfaiteur. – S'il remercie pour la pelisse de lièvre en lui laissant la vie sauve puis en lui permettant d'aller – “aux quatre vents”, cette pelisse de lièvre n'est elle-même que le remerciement de Griniov pour avoir été tiré de la tempête. À Pougatchov – d'inaugurer le lien.

Car leur rencontre tout entière n'est que cela : Griniov qu'il sort de la tempête, Griniov qu'il laisse partir – où bon lui semble.

– Le Guide !

\*

Mais sans compter cette gratitude réciproque, sans compter sa noblesse à lui, Pougatchov est pris pour Griniov d'un amour paternel : l'amour pour le fils impossible, fidèle au devoir, fidèle à la race – “blanc comme neige”. (Car ce n'est pas pour rien que Griniov voit ce rêve, ce rêve premier et prophétique, d'un père usurpateur, un rêve exprimant d'un seul coup le rêve de Pougatchov d'être le père, celui de toutes les Russies, et celui de Griniov.)

L'amour de Pougatchov pour Griniov, c'est le reflet du vieil amour de Saül pour David, malgré le fils réel – amour du fils élu, du fils – de toute mon âme. Il lui donna la vie, et après – que de dons ! les dons simples, infinis, de l'amour. Pour *donner* à Griniov, Pougatchov est insatiable : je te

ferai feld-maréchal et prince dans mon armée, je serai ton père pour le mariage, et la peau de mouton que je porte – pour ta pelisse de lièvre, et le cheval, et le demi-rouble que le cosaque lui perd, il les offre en adieu, puis il s’assied dans son traîneau, permettant même au vieux Savéliitch de monter sur le siège du cocher (car, notons-le entre parenthèses, l’autre lui a souhaité de vivre cent ans, lui a juré qu’il prierait toute sa vie pour son âme...), puis il délivre Maria Ivanovna et pardonne à Griniov son innocent mensonge d’amoureux... Ici, une pause.

Lorsque Griniov, convaincu de mensonge, avoue que Maria Ivanovna n’est pas la nièce du pope mais la fille du commandant assassiné par Pougatchov : “« Tu ne me l’avais pas dit, ça », remarque Pougatchov dont le visage s’assombrit.” Pourquoi – il s’assombrit ? Que Maria Ivanovna soit la fille d’un tel et pas la nièce d’un autre, il s’en fiche, évidemment – mais que Griniov lui mente, et que, par le mensonge, il s’abaisse à ses yeux, voilà – *le malheur*, car plus que tout – peut-être, c’est que Griniov n’a pas confiance en lui. Mais ça aussi – il le pardonne ! comme il pardonne tout, maintenant et toujours ! Et Pougatchov demande à Griniov d’être son père pour le mariage. – Reprenons notre liste – celui qui donne donnera – il demande à Griniov d’être son père pour le mariage, lui donne un sauf-conduit pour tous les postes, tous les forts qu’il tient sous son contrôle et, lui faisant ses adieux devant la foule rassemblée, il sort une dernière fois la tête de son traîneau : “Adieu, Votre Noblesse !” et là, – le dernier don, à la dernière page du roman :

*“On sait d’après les traditions de sa famille qu’il fut libéré à la fin de l’année 1774, sur ordre personnel de l’impératrice ; qu’il assista à l’exécution de Pougatchov, lequel le reconnut dans la foule et lui fit un signe de tête, avant que celle-ci, quelques instants plus tard, morte et sanguinolente, ne fût exhibée devant le peuple.”*

Pougatchov n’avait plus rien d’autre – à donner.

\*

Qu'est-ce donc que tout cela ? Comment cela s'appelle-t-il ? – l'amour. Mais, Dieu soit loué, cette fois – l'amour pour un indigne. Car Griniov, le fils de noblesse, lui aussi, il *aime* Pougatchov. Il l'aime, d'abord – par sens aristocratique de la reconnaissance, un sens non moins fort chez un noble que l'honneur de son nom. Il l'aime, au début, par la reconnaissance, puis – par l'opposition : par toute l'opposition de l'origine, celle de l'éducation, du milieu, du destin, celle des routes et des étoiles, l'opposition des âmes. Dès le premier instant du rêve, lorsque le monstre paysan, ayant rempli de corps ensanglantés la maison tout entière, se met à l'appeler avec tendresse : n'aie point peur, viens sous ma bénédiction, – derrière le sang et le chaos, derrière tout, plus loin que tout – lui vient l'amour.

Entre Griniov et Pougatchov, c'est un débat – d'amour. Pougatchov devant les autres joue aux clins d'œil avec Griniov : mais oui, tu sais. Et moi aussi, je sais. On sait ça, tous les deux. Quoi, ça ? Dans le monde des choses – un mot de rien – la pelisse. Dans le monde réel – un autre mot de rien – l'amour.

Voici ce que Griniov dit – en adieu, au cosaque :

“Écoute, continuai-je en voyant ses bonnes dispositions. Comment t'appeler, je ne sais pas, et je ne veux pas le savoir... Mais, Dieu m'est témoin, je serai heureux de te payer de ma vie ce que tu as fait pour moi. [...] Tu es mon bienfaiteur. Finis comme tu as commencé : laisse-moi partir avec la pauvre orpheline, là où Dieu nous guidera. Et nous, où que tu sois, et quoi qu'il t'arrive, nous prierons tous les jours pour le salut de ton âme pécheresse...”

Reconnaissance. Pour l'instant.

Mais voici autre chose, où Griniov – jaillit au jour.

“Je ne peux expliquer ce que j’éprouvai en faisant mes adieux à cet homme effrayant, ce monstre, ce brigand pour tout le monde, sauf pour moi-même. Pourquoi ne pas dire la vérité ? À cet instant, une vive compassion me poussait vers lui. Je désirais de toute mon âme l’arracher à ce milieu de brigands dont il était le chef, et lui sauver la vie, tant qu’il était encore temps. Chvabrine et la foule amassée près de nous m’empêchèrent d’exprimer tout ce dont mon cœur débordait.”

De la reconnaissance ? Non. La reconnaissance ne brûle pas *toute l’âme*.

Enfin :

“Et cependant, un sentiment étrange empoisonnait ma joie : la pensée du scélérat, souillé du sang de tant de victimes innocentes, et de l’exécution qui l’attendait, m’inquiétait malgré moi : « Émélia, Émélia ! pensais-je avec dépit ; pourquoi ne t’es-tu pas jeté sur une baïonnette, n’es-tu pas mort sous la mitraille ? C’est ce qui pouvait t’attendre de mieux. »”

Et ces mots de Griniov sur Macha, la fille du capitaine :

“Des circonstances miraculeuses nous ont unis pour toujours : rien au monde ne peut nous séparer”, ils se rapportent tellement mieux à Pougatchov qui, sous ses yeux à lui, avait fait se balancer le père de cette fille du capitaine – au bout d’une corde.

Mais il est autre chose que les circonstances miraculeuses, que la reconnaissance, que l’attirance vers son contraire – cela ne suffit pas pour créer – pour donner – l’amour.

Il est un mot que Pouchkine ne dit jamais dans son roman et qui, à lui seul, explique tout.

*L’envoûtement.*

Pouchkine est envoûté par Pougatchov. Car c’est Pouchkine, bien sûr, et pas Griniov qui est, au cours du festin, saisi d’un “effroi poétique”.

Les rêves “poétiques” de Griniov, qui contredisent toute vraisemblance, Pouchkine les lui a donnés pour mieux s’identifier à lui. N’oublions pas : si Griniov se retrouve à Orenbourg, c’est que jusqu’à seize ans bien sonnés, tout ce qu’il sait faire, c’est terroriser les pigeons. N’oublions pas non plus que mis à part l’*Almanach de la cour*, il n’y a pas de livres dans la maison de son père. Pouchkine note, il est vrai, que Griniov commence à emprunter des livres français à Chvabrine, mais entre lire des livres français et écrire des poèmes russes, il y a – de la distance. L’enfant que nous voyons au début du récit *n’a pas la tête à ça*<sup>100</sup>.

Quand Pougatchov apparaît sur la scène, Griniov, sous nos yeux, se transforme en Pouchkine : effacement du mineur de noblesse par Pouchkine en personne. Le mineur de la comédie, sous nos yeux, se transforme en Pouchkine. Car, les différences de nature mises à part, n’oublions pas l’*âge* de Griniov : un garçon de seize ans, l’adolescent-type de la noblesse de campagne, mettant pour la première fois le nez hors de chez lui, et qui, hier encore, “se pouléçait” à regarder l’écume des confitures que sa mère faisait cuire – peut-il penser, peut-il agir ainsi ? Ce que fait Griniov, même Pouchkine à seize ans, je doute qu’il aurait pu le faire. Car il est une chose que le génie n’a pas dès le berceau (le génie moins qu’un autre, peut-être) – c’est l’expérience. Griniov à seize ans pense et agit comme Pouchkine à trente-six. Pouchkine, nous présentant au début un archétype, dans une progression plus foudroyante que l’éclair, nous présente un homme, une exception – *soi-même*. On peut le dire, sans exagérer : au départ, le Mineur – à l’arrivée, Pouchkine. Il est tellement pris par Pougatchov et par soi-même qu’il en oublie, *après coup*, de vieillir Griniov, donnant donc à Macha – âgée de dix-huit ans ! – deux ans de plus que lui. Entre Griniov chez ses parents et Griniov au conseil de guerre, il n’y a que trois mois – dix ans bien comptés, plutôt. Expliquer ce mûrissement par l’apparition dans sa vie de Macha n’est que naïveté – l’amour transforme les hommes en

enfants, mais jamais le contraire. Le Griniov de Pouchkine a encore quatre ans pour atteindre sa taille d'adulte, quatre ans à faire craquer ses uniformes ! Pouchkine oublie que Griniov est un gosse. Oui, Pouchkine oublie Griniov, ne gardant qu'une chose en mémoire : Pougatchov et son amour pour lui.

Une curieuse confirmation à cette métamorphose de Griniov en Pouchkine : dans la première traduction française de *La Fille du capitaine*, le traducteur, Louis Viardot, commente la phrase du père Griniov : "Ce n'est pas le châtiment qui doit effrayer : mon aïeul est mort sur l'échafaud, en défendant ce qu'il jugeait le devoir sacré de sa conscience" par cette note : "Un aïeul de Pouchkine fut condamné à mort par Pierre le Grand."

Ce n'est pas le "je" qui fait l'autobiographie, mais l'essence de ce "je". Commenant son roman par un "je" emprunté, connu avant que d'être, Pouchkine n'avait pas idée que ce "je" deviendrait un "je" véritable, qu'il deviendrait – lui, Pouchkine, sa chair avec son sang.

Si nous savons que Griniov est Pouchkine, comment Pouchkine pouvait-il ne pas être envoûté par Pougatchov, lui qui avait dit et qui avait clamé :

*Chantons l'ivresse du combat,  
Du précipice sous nos pas,  
De l'océan qui nous charrie  
En pleine nuit, derniers à bord,  
De l'ouragan de l'Arabie  
Et de l'haleine de la mort<sup>101</sup>.*

Existe un phénomène où tous ces phénomènes sont – *compris* ensemble.

La révolte. Là se confondent la tempête et la neige, les crues d'avril, le tremblement de terre et l'incendie, et tant et tant que Pouchkine n'a pas nommé mais qu'il enferme dans sa strophe :

*Le trou, le flot, le feu, le fer,*

*Oh, toute chose qui nous perd  
Nous est essor, nous est ivresse –  
Promesse d’immortalité –  
Peut-être – heureux qui l’a goûté  
Dans la tempête et la détresse.*

Ce bonheur-là, Pouchkine ne l’a pas connu. La rébellion des décembristes – pâlit devant les flammes de Pougatchov. La place du Sénat, ce n’est rien que de l’ordre, c’est entrepris au nom de l’ordre, alors que Pouchkine parle de la mort, et de ce bonheur-là.

La rencontre de Griniov et de Pougatchov – dans la tempête de neige, après le festin, sous la potence, face à l’échafaud – c’est la rencontre, en rêve, de Pouchkine lui-même et de l’usurpateur.

Mais – une question : Pouchkine, un fils de la noblesse, aurait-il tenu comme a tenu le fils de la noblesse Griniov, lui-même étant Pouchkine – face à l’envoûtement de Pougatchov ? Ne se serait-il pas écrié : “Oui, Majesté. Je t’appartiens.” Car derrière le fils Griniov – se dresse un mur inébranlable : celui des ancêtres Griniov, l’honneur du nom de père en fils, et derrière Pouchkine s’ouvre le précipice où chaque poète – porte ses pas.

Pouchkine a vu trois empereurs : pour la naissance, Paul – qui était fou ; pour la jeunesse, Alexandre – un jésuite ; pour l’âge mûr, Pouchkine a subi un empereur-adjutant. Tout le dégoût de Pouchkine pour Nicolas le rejette vers Pougatchov. *La Fille du capitaine* est une vengeance, une revanche, contre Nicolas. Dans toute l’histoire du monde, choisir justement d’écrire l’histoire de la révolte de Pougatchov. Nicolas I<sup>er</sup> n’a pas compris l’ironie... du destin.

Revenons à l’envoûtement.

Cet envoûtement, moi, à six ans, comme Griniov à seize, comme Pouchkine à trente-six – c’est ici qu’il faut le dire : l’amour s’impose à tous les âges<sup>102</sup> – je l’ai senti – tout de suite, j’y suis tombée, comme dans une

hébétude.

De Pougatchov sur Pouchkine – donc, sur Griniov – et donc, sur moi –, montait un envoûtement – majeur – un mot qui rappelait le poème immortel, *L'Adieu à la mer* – “figé par un amour sans borne”...

Aimer celui qui sous ses yeux avait tué le père puis la mère de sa bien-aimée, la laissant orpheline, l’abandonnant ainsi au premier venu, aimer cet homme-là, quelle gratitude aurait pu l’y contraindre ? L’envoûtement, lui, le contraint, il le contraindrait même à adorer celui qui sous ses yeux tuerait sa bien-aimée en personne. L’envoûtement, comme le nuage de la déesse déroband son favori aux yeux de ceux qui le poursuivent, voile à vos yeux les crimes de votre ennemi, cache sa haine, ne vous laissant que – ça – votre amour pour lui.

Dans *La Fille du capitaine*, Pouchkine est envoûté par Pougatchov. Jusqu’à la dernière ligne, il ne sort pas de cet envoûtement.

L’envoûtement – il est donné dans la première rencontre, *avant* la première rencontre, quand nous ne savons pas encore ce que c’est que cette chose noire sur la route, “un tronc”, un “loup”, peut-être. L’envoûtement demeure pendant les autres rencontres : rencontre avec le Guide, avec l’usurpateur sur le perron, avec l’usurpateur dans le festin, et Pougatchov disant son conte, Pougatchov qui punit, Pougatchov qui fait ses adieux, Pougatchov qui, une dernière fois, fait – un signe de tête. Du premier regard jusqu’au dernier signe de tête, sur l’échafaud – Griniov est prisonnier de cet envoûtement. Pouchkine est prisonnier de cet envoûtement.

Envoûtement donné surtout dans son apparence – *magique*, celle dont Pouchkine tombe amoureux dès le début.

Envoûtement dans les yeux noirs et dans la barbe noire, envoûtement dans son sourire, envoûtement dans sa tendresse dangereuse, et dans sa majesté de façade...

Et, détail touchant :

Pouchkine rend souvent Pougatchov – un peu comique : ainsi, quand il ne sait pas lire le manuscrit de Savéliitch :

“Pougatchov prit le papier et l’examina longuement d’un air solennel : « Qu’est-ce que t’écris, comme ça, tellement compliqué ? finit-il par dire. Nos yeux augustes y peuvent rien déchiffrer, là-dedans. Où est mon secrétaire en chef ? »” – comique, mais jamais ridicule (comme Dickens et son Pickwick au début du roman) – comme un enfant, touchant et drôle, qui lit une lettre – à l’envers. Chez Pouchkine, Pougatchov devient une sorte d’enfant-fauve, innocent de lui-même, innocent du mal qu’il véhicule. Comparez ce que Pouchkine fait d’un monstre vil comme Chvabrine – pas une faiblesse humaine, pas une circonstance atténuante. Un monstre tout d’un bloc – un bloc de nuit – comme le Javert des *Misérables* (sauf que Javert, à la fin, se suicide). Chvabrine, c’est le monstre tel que Pouchkine nous le *démonte*, c’est le vrai contraire de Pouchkine, son ennemi véritable – méprisable. Pougatchov, c’est le monstre tel que Pouchkine le *montre* à notre amour, celui qui, malgré tout et tout et tout, n’est pas son ennemi, est son – non-ennemi, est son ami, est presque sa passion.

On voit la différence qui sépare pour le poète l’ennemi extérieur et l’ennemi intérieur. Chvabrine – la bassesse en personne – voilà l’ennemi intérieur. Pougatchov, lui – l’ennemi historique, factuel, l’ennemi extérieur, n’est pas du tout un ennemi, il est l’ami, et l’ami véritable – un ami qu’il faut tuer par devoir de service, mais qu’on ne peut pas ne pas aimer.

*Comme un hoplite athénien*  
*Amoureux de qui l’affronte*<sup>103</sup>...

Dit à propos d’un soldat, mais ce soldat (*Achille*) – fut créé par un poète.

Il existe une dernière chose derrière l’envoûtement, l’envoûtement physique de Pougatchov sur Pouchkine : la passion de chaque poète pour la révolte, pour la révolte personnifiée. La révolte à une tête, à deux yeux. À

l'un contre tous – à l'un *sans* tous. Passion pour qui – passe outre.

Sans cette passion, pas de poète. (Que devant un régime révolutionnaire, cette passion se transforme en contre-révolution, c'est naturel, puisque les révoltés deviennent le pouvoir.)

En Pougatchov, comme nulle part ailleurs, cette passion de Pouchkine a jailli et il était comique que Nicolas I<sup>er</sup> attende d'un tel historiographe – du bien :

*Le trou, le flot, le feu, le fer –  
Oh, toute chose qui nous perd  
Nous est essor, nous est ivresse !...*

L'essor, l'ivresse, le cœur de Pouchkine, un cœur mortel et immortel, aristocrate et africain, un cœur humain, un cœur divin – un cœur *pauvre* – et déjà condamné, les a connus moins d'un an après qu'il a cessé de battre dans la rencontre rêvée de ses héros. L'usurpateur Émélian console Pouchkine de l'autocrate Nicolas qui n'avait su ni l'embrasser ni le laisser partir.

Pouchkine, qui aurait pu être un sujet fidèle et passionné, n'a pas trouvé de nourriture *vivante* et il a dû, comme dans le conte de Pougatchov, becqueter des cadavres (“Non, je ne flatte pas le tsar<sup>104</sup>...”)<sup>104</sup> mais, comme dans le même conte, il n'a pas pu, lui qui était un aigle, – il lui a donc fallu, refusant les préceptes du corbeau – un an après *La Fille du capitaine* et le conte de Pougatchov – abreuver de son sang – la neige russe.

Nous connaissons les assassins.

\*

Je dois à Pouchkine ma passion pour les révoltés – quels que soient leurs noms et leurs habits. De toute entreprise, pourvu qu'elle aille – à la faillite.

Mais je lui dois autre chose – qu'il n'a peut-être pas voulu.

Après *La Fille du capitaine*, je ne pouvais plus aimer Catherine II. Je dirai plus : je ne l'ai pas aimée du tout.

La noirceur de Pougatchov devant sa blancheur mièvre, sa vivacité devant ses grandes pompes, sa bonté toute joie et la sienne, froide, sa condescendance, sa verdeur et ses minauderies, cela détournait d'elle mon amour d'enfant et le poussait vers le "bandit", l'unique aimé, le déjà condamné.

Ni sa bonté, ni sa gentillesse, ni ses formes grassouillettes – rien, rien ne pouvait m'aider ; il m'était même difficile (étant à cet instant Macha) d'être assise à côté d'elle sur le banc.

Sur le fond enflammé de Pougatchov – incendies et pillages, tempêtes, traîneaux et festins – celle-là, "en bonnet blanc et cache-cœur", sur son banc, avec ses petits ponts, ses petits arbres, je la voyais comme un énorme poisson blanc – la dame-poisson, et blanche. Et pas salée. (Le trait essentiel de Catherine II : son étonnante fadeur. Rien de grand, rien qui lui appartienne en propre ne nous est parvenu de ses paroles, si ce n'est l'inscription – bien trouvée – sur le monument de Falconet<sup>105</sup> – mais il s'agit d'une signature. Rien que des *phrases*. Révélée par ses lettres en français et ses comédies sans talent – Catherine II – la personne humaine – est l'image même de la médiocrité.)

Comparons Pougatchov et Catherine :

"Tu peux sortir, la belle, je t'offre la liberté ; je suis le souverain."  
(Pougatchov, libérant Maria Ivanovna.)

"Excusez-moi, dit-elle d'une voix encore plus douce, si je me mêle de vos affaires ; mais je fréquente la cour..."

Comme il est plus royal, le geste du paysan qui se dit souverain devant celui de la souveraine qui se donne pour dame de compagnie.

Et quelle autre tendresse ! Pougatchov pénètre dans la chambre sombre – comme un soleil. Même tout enfant, la douceur de Catherine me paraissait trop affectée – mielleuse, doucereuse –, et cette voix “encore plus douce” n’était que flatterie, elle sonnait – faux. J’ai *reconnu*, et j’ai haï, en elle la dame patronnesse.

Dès qu’elle paraissait dans le livre, je me mourais d’ennui : cette blancheur, ces formes bien portantes, cette bonté, tout cela me rendait – physiquement – malade, comme les boulettes froides ou le sandre tiède à la sauce blanche, que j’allais bien finir par avaler, bien sûr – mais à quel prix ? Le livre *se cassait* en deux couples – en deux mariages : Pougatchov et Griniov, Catherine et Maria Ivanovna. – Voilà le *vrai* mariage !

Pouchkine aime-t-il Catherine II dans *La Fille du capitaine* ? Je ne sais pas. Il la respecte. Il savait que tout cela, blancheur, bonté, bonne santé – c’est respectable. Alors, voilà.

Mais pas l’ombre chez elle d’amour-empoisonnement. Pouchkine dépense tout son amour pour Pougatchov (c’est Griniov qui aime Macha – pas Pouchkine). Ce qui lui reste pour Catherine II ? – Le respect – de majesté.

L’impératrice est nécessaire pour que tout “se termine bien”.

Pour moi, alors et maintenant, tout le roman s’achève avec le signe de tête de Pougatchov sur l’échafaud. Après, c’est l’affaire de Griniov.

À Griniov – de vivre avec Macha pour laisser dans la province de Simbirsk une heureuse descendance.

À moi – de toute éternité – de scruter la tempête – tendue vers cette chose noire.

\*

Il est chez Blok un mot magique : *le feu secret*. Un mot qui, à la première lecture, m’a consumée – de retrouvailles : c’était moi à sept ans, tout à sept ans (plus tard, ça n’a plus d’importance, et ça n’a pas brûlé – plus fort). Le

mot-clé de mon âme – de toute ma poésie.

*Tu rongeras ta vie souffrante et vile,  
Maudit d'être incapable d'un amour –  
Mais la réponse est dans ces mots fragiles,  
Leur feu secret allégera tes jours.*

Allégera tes jours ! Non ! *créera* tes jours. Le feu secret, c'est ça – la vie.

Et en ce jour, ma vie vécue, je peux le dire : tout ce qui fut ce feu secret, je l'ai aimé ; tout ce qui ne fut pas ce feu secret, je ne l'ai pas aimé. (Ce feu secret, le capitaine Scott le possédait aussi, puisque d'un feu secret il *réchauffait* ses carnets polaires.)

Pougatchov est tout entier ce feu secret. Dans la contre-figure de Pougatchov – dans Catherine II – ce feu secret ne brûlait pas. Il était – tiède.

J'ai dit : contre-figure. Il est curieux que tous les personnages de *La Fille du capitaine*, tous sans exception, chacun à sa manière, soient des contre-figures de Pougatchov : Pougatchov, le bandit au grand cœur – Chvabrine, le malfrat méprisable ; Pougatchov, le révolté contre l'impératrice – le commandant, qui meurt pour cette impératrice ; Pougatchov, le loup sauvage – Savéliitch, le chien fidèle ; Pougatchov, l'enflammé – et le général allemand, un poisson blanc, lui aussi – et jusqu'au contraste *physique* de Pougatchov qui, par son *physique*, nous envoûte, et de sa bande terrifiante (les narines déchirées de Flottauvent). Pougatchov et Catherine II, enfin. Car, plus curieux encore, cette contre-figure qu'est Pougatchov recouvre, voile, brouille tous les autres. Les transforme tous – en figurants.

Examinons les personnages de *La Fille du capitaine*. Le père et la mère, ils sont comme ils doivent être (papa, maman...) ; Savéliitch, le laquais, il est comme il doit être ; Zourine, c'est le joueur, Chvabrine – le dénonciateur, le jaloux minable ; le commandant Mironov est presque un

caractère de comédie, n'était sa mort pleine de dignité. Macha – c'est le visage blanc de tout premier amour. L'impératrice – la tache blanche de tout *non-amour* du poète.

Pouchkine n'a pas opposé à Pougatchov une seule figure d'importance (il aurait pu : l'aspirant Derjavine<sup>106</sup>, qui faillit périr de son javelot ; Souvorov, qui fit le guet près de sa cage pendant toute une nuit). Dans le meilleur des cas, les autres sont – gentils. Mais la “gentillesse” a-t-elle sauvé quiconque en littérature, et qui a jamais opposé l'envoûtement à la force et la force à l'envoûtement ? (Pour me contredire moi-même – une fois, elle a sauvé et transcendé : le père Savély, dans *Les Gens d'église*<sup>107</sup>. Ce qui confirme encore, car plus que de littérature, plus que de la gentillesse, c'est une force d'envoûtement plus grande – la sainteté.)

*La Fille du capitaine* n'existe que par Pougatchov. Tout le roman revit au tintement de ses clochettes. Nous sommes là, saisis, prêts à entendre, prêts à voir – alors, que va-t-il se passer ? Et, quoi qu'il se passe – si Pougatchov est là, *nous sommes*.

Pougatchov, pour Pouchkine, n'est que la force de l'envoûtement, ou la passion de l'ennemi, c'est la passion – de l'époque. Du romantisme. Goetz chez Goethe. Karl Moor chez Schiller. Pougatchov chez Pouchkine. Oui, oui, la prose la plus classique, la prose cristalline, comme vous dites, est du pur romantisme, est le cristal du romantisme. Seulement, *les autres* cherchaient et trouvaient leurs héros soit au fin fond du passé, ce qui leur allégeait infiniment la tâche et qui, par la distance du temps, leur faisait perdre leurs derniers soupçons de vraisemblance, soit – (Lermontov, Byron...) au fin fond de leur chaos à eux – soit en eux-mêmes, soit nulle part, quand Pouchkine, lui, prend son héros – loin de lui-même mais proche de lui dans le temps (Pougatchov pourrait être – son père), ce qui complique infiniment la tâche. Ainsi, Karl Moor, Goetz, Lara, Mtsyri et même Aléko dans *Les Bohémiens* sont des idées, des images, dans le meilleur des cas,

alors que Pougatchov est un homme. Un paysan – véritable. Et cet homme – vivant – est le plus fort de tous les héros romantiques. Comparable seulement à un autre héros “romantique”, à l’ancêtre de tous les romantiques : Don Quichote.

Le calme du récit, la retenue verbale ont gardé dans l’erreur, et pendant tout un siècle, le lecteur adulte : c’est pour cela qu’ils donnaient ça à des enfants – du classique. Le classique s’est révélé magique, les enfants l’ont bien compris, et rien que les enfants, car il n’est pas un enfant qui ne soit amoureux du Guide.

On ne tombe pas amoureux des classiques.

\*

Exergue rétrospectif à toute *La Fille du capitaine*.

... Des paysans bien étranges...

*Lui, portant maigre besace,  
Fait chanter à la forêt  
Une chanson à voix basse,  
Gaie, téméraire et si gaie...*

*Vers la grand-ville il chemine –  
– Dieu ait des hommes merci ! –  
Pour envoûter la tsarine  
De l’insondable Russie<sup>108</sup> ...*

Pougatchov n’a pas envoûté la tsarine de l’insondable Russie, c’est vers une autre “grand-ville”, vers une capitale bien plus grande qu’il a “cheminé”, il n’y est pas entré – les capitales sont différentes, les tsarines sont différentes, le paysan est le même. Et l’envoûtement est le même... Au même envoûtement que, cent ans plus tard, a succombé – un poète.

\*

Les rencontres de Pougatchov et de Griniov sont une suite de tableaux vivants, inscrits, comme au fer rouge, dans la chair de notre âme. Une suite de tableaux vivants *éclairés* non par le magnésium mais par la foudre. Images, oui – mais de magie ! Oh ! comme ce livre classique est – magique ! comme il est – hypnotique (car Pougatchov nous est, contre notre raison et notre conscience, *intimé* par Pouchkine ; nous refusons – mais nous voyons ; nous refusons – et nous aimons), comme il hante nos rêves, comme il est rêve lui-même. Les rencontres de Pougatchov et de Griniov appartiennent toutes au même rêve du père qui aime et qui massacre. Un rêve prolongé – réalisé. Et si, peut-être, nous succombons *si fort* à Pougatchov, c'est qu'il n'est rien qu'un rêve, un rêve contre lequel on ne peut rien, c'est que nous sommes, *nous-mêmes*, dans la prison et la liberté – du rêve. Le commandant, Vassilissa Iégorovna, Chvabrine et Catherine II, cela, c'est le grand jour, et nous lisons en êtres raisonnables, notre mémoire est bonne. Mais Pougatchov paraît, c'est terminé – *nuit noire*.

Rien ni personne, ni l'héroïque capitaine, ni son épouse aimante, ni le roman de Griniov, rien ne peut vaincre Pougatchov au fond de nous. Pouchkine nous a voués à Pougatchov, il nous l'a – jeté, comme on jette un sort, comme on envoie la fièvre, – il nous tient envoûtés.

Sur ce s'achève notre étude de *La Fille du capitaine*.

---

99. Verlioka est un monstre cyclopéen (il n'a qu'un œil au milieu du front), connu dans les contes populaires des Slaves de l'Ouest – plutôt ukrainiens et biélorusses.

100. En français dans le texte.

101. Deux strophes, traduites en français par Marina Tsvetaïeva, extraites du *Festin pendant la peste* (1830).

102. Vers tiré d'*Eugène Onéguine*.

103. Deux vers extraits d'un poème d'Ossip Mandelstam, "Le tennis", 1913.

104. "Non, je ne flatte pas le tsar" est le premier vers d'un poème de Pouchkine écrit en 1828, et qui a souvent été considéré comme honteux, parce qu'il semblait y justifier l'exécution des décembristes.

105. Catherine II a fait graver l'inscription suivante sur la statue équestre de Pierre le Grand, œuvre d'Étienne Maurice Falconet (1716-1791) : *Petro Primo. Catherina secunda – MDCCLXXXII*.

106. Gavrila Derjavine (1743-1816), un des plus importants poètes russes de l'époque de Catherine II, avait, dans sa jeunesse, pris part à la répression de la révolte de Pougatchov.

107. *Les Gens d'église* est une des œuvres majeures de Nikolai Leskov (1831-1895).

108. Citation d'un poème de Nikolai Goumiliov (1886-1921), dans lequel il est question de Raspoutine.

Car il existe un second Pougatchov – le Pougatchov de *L'Histoire de la révolte de Pougatchov*. Pougatchov dans *La Fille du capitaine* ; Pougatchov dans *L'Histoire de la révolte de Pougatchov*.

La même chose, croirait-on – c'est la même main qui l'a écrit. Erreur. Le Pougatchov de *La Fille du capitaine* est l'œuvre d'un poète, celui de *L'Histoire de la révolte de Pougatchov*, celle d'un prosateur. Et Pougatchov n'est plus le même.

Autant le Pougatchov de *La Fille du capitaine* nous envoûte – obligatoirement –, autant celui de *L'Histoire de la révolte* – nous dégoûte.

Le premier, pure noblesse, pure gratitude, est sur le fond de ses propres atrocités triomphe éternel, inévitable du bien. Pougatchov dans *La Fille du capitaine* est montré tout entier – en bien, en amour, – pour lui, exceptionnels. Tous, je les tue, toi, je te fais grâce. D'autant que ce “toi”, de par l'humaine nature et le génie de persuasion de l'auteur, devient, à chaque fois, le lecteur. (Il les tue tous, mais, *moi*, il me fait grâce, il les pille, et, *moi*, il m'épargne, etc.) C'est à nous, sous les traits de Griniov, que Pougatchov pardonne tout. Et donc, nous lui pardonnons tout nous-mêmes.

Que nous reste-t-il de *La Fille du capitaine* ? – Sa clémence. Ses tueries, ses pillages, ses incendies ? Comme si Pouchkine avait tellement *noirci* Pougatchov pour nous le rendre meilleur, pour – nous le rendre – blanc.

Supposons – comme cela s’est passé pour nous tous – que le lecteur commence par *La Fille du capitaine*. Qu’attend-il de *L’Histoire de la révolte* ? – Le même Pougatchov, le même encore – sa bonté, sa largesse, sa clémence, son audace – et son amour.

Voilà ce que dès les premières pages du récit et de cette révolte – il reçoit :

“Cependant, une potence avait été dressée derrière le fort ; Pougatchov siégeait auprès, recevant le serment des habitants et de la garnison. On lui amena Kharlov (le commandant du fort – M. T.), affolé par ses blessures et perdant son sang en abondance ; un œil arraché d’un coup de lance lui pendait sur la joue. Pougatchov ordonna de l’exécuter.”

(Mironov aussi, il ordonne de l’exécuter, mais son œil, à lui, ne pend pas sur sa joue. Abjection du détail.)

Un jour plus tard, Pougatchov s’empare d’un autre fort, Tatichstchevo, et de son commandant, Élaguine.

“Élaguine, homme corpulent, fut écorché vif ; les misérables prenaient sa graisse pour en oindre leurs blessures.”

(Personne n’est écorché vif dans *La Fille du capitaine* ; la graisse de personne ne sert à “oindre” les blessures. Pouchkine savait qu’une onction pareille aurait couvert son héros – de vomissures.) La suite :

“Sa femme fut massacrée à coups de sabre. Leur fille, veuve de Kharlov depuis la veille, fut amenée au vainqueur qui avait donné l’ordre d’exécuter ses parents. Pougatchov fut impressionné par sa beauté et la prit pour concubine, épargnant en sa faveur son frère âgé de sept ans.”

Une grâce – pas bien grande ; un acte – de pur banditisme, et le banditisme – la saleté quotidienne ; il la désire, il la gracie, il la gracie – pour s’en servir. Et, riposte immédiate : *le nôtre*, de Pougatchov, il n’aurait pas fait ça ; *le nôtre*, il se prend de passion et il laisse partir, aux quatre vents, sans toucher un cheveu.

Ici, pas de passion – du désir, parce que la veuve du major Vélovski, qu’il ne désire pas, il donne l’ordre qu’on l’étrangle.

Mais l’épisode de Kharlova a une suite – et une fin :

Quelques pages – des semaines ? des mois ? qu’importe – plus loin, voici ce qui arrive :

“La jeune veuve de Kharlov eut le malheur d’inspirer de l’attachement à l’usurpateur. Il la garda près de lui dans son camp devant Orenbourg. Elle seule avait le droit de pénétrer à tout moment dans sa tente ; à sa prière, il envoya à Oziornoïé l’ordre d’ensevelir les corps de ceux qu’il avait fait pendre lors de la prise du fortin. Elle alarma la méfiance des malfaiteurs jaloux, et Pougatchov, cédant à leurs instances, leur livra sa concubine. Kharlova et son frère, âgé de sept ans, furent passés par les armes. Blessés à mort, ils se traînèrent l’un vers l’autre et s’embrassèrent. Leurs corps, jetés dans les buissons, restèrent longtemps sans sépulture.”

De l’envoûtement, plus trace. Oindre ses blessures avec de la graisse d’homme, fusiller un enfant de sept ans qui, avec ses dernières forces, se traîne vers sa sœur – cela, une œuvre d’art ne le supporte pas, cela – elle le vomit. Pouchkine, de par son art, était condamné à un Pougatchov autre.

\*

Tel est Pougatchov dans l’amour. Écrivant *La Fille du capitaine*, Pouchkine se souvenait de Kharlova (dans la lettre de Maria Ivanovna à Griniov) : “Il (Chvabrine) me traite avec une grande cruauté et me menace, si je ne change pas d’idée et si je n’accepte pas, de m’emmener au camp du bandit et mon sort sera celui de Lizavéta Kharlova...”

Mais, *en même temps*, Pouchkine ne précise rien dans *La Fille du capitaine*, il ne laisse deviner au lecteur que le début de son destin. Ici, ressusciter ces buissons *tuera* ce qu’il veut faire.

Et, tout de suite, juste avant l’épisode de Kharlova :

“Pougatchov, au début de son aventure, avait pris pour secrétaire le sergent Karminski, qu’il avait gracié sous la potence. Karminski était devenu son favori. Les cosaques du Yaïk, lors de la prise de Tatichstchevo, l’étranglèrent et le jetèrent à l’eau, une pierre au cou. Pougatchov demanda ce qu’il était devenu. « Il descend le Yaïk, lui fut-il répondu, pour aller voir sa mère. » Pougatchov fit un geste de contrariété et ne dit mot.”

Tel est Pougatchov dans l’amitié – dans l’amour du prochain.

Le sort de Karminski, c’est le sort *potentiel* de Griniov : voilà ce qui lui serait arrivé s’il avait rencontré Pougatchov non dans *La Fille du capitaine* mais dans *L’Histoire de la révolte de Pougatchov*<sup>109</sup>.

Pougatchov nous apparaît ici, moralement, comme *un lâche*. Un lâche livrant – parce qu’il a la frousse ! (leur en faisant livraison – en “mains propres”) – la femme qu’il aime à ses compagnons, qui livre un enfant, qui livre un ami.

– Attendez... ça me dit quelque chose... La femme qu’il aime, à ses compagnons... – Mais oui !

*Il nous prend que pour des cruches,  
Rechignaient ses compagnons.  
Il couche avec sa greluche  
Et s’éveille en greluchon...*

*... et la belle, la princesse,  
Il la lève d’un élan*<sup>110</sup>...

Stenka Razine ! celui qu’on chante, celui que chante par notre voix toute l’Europe, celui qui, comme l’eau du déluge, a inondé de nous toute l’Europe, et pas que l’Europe, mais l’Afrique, et l’Amérique – car il n’est pas d’endroit au monde où, aujourd’hui ou demain, on ne pourrait chanter Stenka Razine.

Mais – Razine et Pougatchov – quelle différence !

Razine, ses compagnons le taquent, quand ils le traitent de greluchon, ils titillent sa virile fierté d'ataman. Pougatchov, ses amis le menacent, ils touchent en lui – le simple instinct de conservation. Et quelle différence dans leurs *gestes* ! – La geste qui devient – un geste sale.

*Et la belle, la princesse,  
Il la lève d'un élan...*

Razine – c'est de lui-même qu'il jette sa bien-aimée à la Volga, comme un présent au fleuve – ce qu'il a de plus cher, le levant – lançant, oui, d'un élan, la belle au fleuve – d'un élan d'amour. Pougatchov, sa bien-aimée, il la laisse massacrer par sa canaille, il la tue – par intermédiaire : “Qu'est-ce que j'y peux ?” Il la laisse martyriser, pas elle toute seule, mais son frère – un enfant – auquel, j'en jurerais, il s'est déjà accoutumé, qu'il voit déjà un peu – comme son fils.

Chez Razine – le malheur ; chez Pougatchov – la bassesse. Chez Razine – la faiblesse d'un guerrier devant les ragots, faiblesse qui s'achève en – audace ; chez Pougatchov, la peur pour sa peau, rien d'autre.

Pour nous, la Persane et Razine – c'est des frasques ; Kharlova et Pougatchov, c'est le sursaut de répulsion, le mépris. À cet instant, nous regrettons qu'il l'ait écartelé – mort.

Et – le peuple est meilleur juge – on *chante* sur Razine et sa Persane. Sur Kharlova et Pougatchov – on se tait.

Ce qui peut ou ne peut pas être chanté, voilà peut-être le critère unique – et infaillible.

\*

Or, Pougatchov commet, je crois, un acte encore plus vil. Il fait secrètement étrangler l'un de ses partisans les plus fidèles, Dimitri Lyssov avec lequel, alors qu'ils avaient bu, il s'était disputé quelques jours auparavant et qui l'avait frappé d'un coup de lance. "Leurs compagnons les avaient réconciliés, et Pougatchov avait encore trinqué avec Lyssov quelques heures avant de le faire mettre à mort."

Il couchait avec Kharlova – il l'a laissé fusiller ; il trinquait avec Lyssov – il l'a fait étrangler. Pougatchov apparaîtrait ici pire que ses bandits – pire qu'un bandit. – Réponse unique à son cri de colère quand l'un des cosaques qui l'avaient trahi voulut lui attacher les mains dans le dos : "Est-ce que je suis un bandit ?"

Leur bassesse élève parfois ses actes jusqu'au vrai diabolisme :

"Pougatchov fuyait le long de la Volga. C'est alors qu'il rencontra l'astronome Lowitz et lui demanda qui il était. Apprenant que Lowitz observait le cours des astres, il le fit pendre « plus près des étoiles »."

Et – une dernière chose. "Devant le tribunal, il fit preuve d'une pusillanimité inattendue. Il parut si timide et si faible en sa prison qu'on fut obligé de le préparer à sa sentence avec précaution – *de crainte qu'il ne mourût de peur sur-le-champ*<sup>111</sup>", explique Catherine II dans sa lettre à Voltaire. Mais, puisque cette lettre est la seule source de Pouchkine, et que Catherine avait quelque intérêt à accabler encore plus le mutin qu'elle faisait exécuter – n'affirmons rien de cette information : il a peut-être eu peur, peut-être pas. Une chose reste sûre : il n'a pas fait preuve d'un courage hors du commun devant la mort. Traiter un héros comme un lâche, c'est difficile, même dans une lettre de Catherine II à Voltaire.

Mais il y a dans cette exécution un autre, et pénible, détail. Pougatchov, en vieux-croyant, n'entrait jamais dans les églises. Or, à l'instant de mourir – aux yeux de tout le monde – il se signait dès qu'il en voyait une.

Il n'a pas supporté sa solitude spirituelle. Il a renié sa vieille foi.

Après la bien-aimée, après l'ami – il a renié la foi.

\*

Soyons juste : j'ai quand même choisi (un choix bien facile) les opposés, les contrastes avec le Pougatchov de *La Fille du capitaine*. À celui de *L'Histoire de la révolte de Pougatchov*, Pouchkine laisse bien des choses. Il lui laisse son langage, les doubles sens du conte, il lui laisse les brusques changements d'humeur : par exemple, il retourne un canon pointé contre des gens, et le décharge – sur la steppe. Il lui laisse le courage physique.

“Pougatchov chevauchait en tête de sa troupe.

« Méfie-toi, Sire, lui dit un vieux cosaque ; ils sont capables de te tuer avec leur canon.

— Mon pauvre vieux, répondit l'imposteur, est-ce qu'on fond des canons pour tirer sur des tsars ? »”

L'amour qu'éprouve pour lui le simple peuple – il le lui laisse.

“Les soldats le nourrissaient de leurs mains, et disaient aux enfants qui se pressaient autour de la kibitka : « Souvenez-vous, les enfants, que vous avez vu Pougatchov. » Les vieilles gens se rappellent encore ses réponses hardies aux voyageurs qui croisaient le groupe. Tout le long de la route il fut de bonne humeur et insouciant.”

Et le regard de feu, et la voix terrifiante, il laisse tout – à cette voix, à ce regard, le contemplant derrière les barreaux de sa cage, les femmes s'évanouissaient.

Enfin, si étrange que cela puisse paraître, il lui laisse – l'humanité : l'académicien Rytchkov, le père du commandant de Simbirsk qu'il avait assassiné, ne peut s'empêcher de pleurer parlant de son fils. Pougatchov le regarde, et, lui aussi, il éclate en sanglots.

Comme il s'accroche à la vie, cela aussi – il le laisse. Car dans la réponse de Pougatchov à la question de Rytchkov comment a-t-il pu commettre de si grands forfaits ? – “Je suis coupable devant Dieu et Sa Majesté, mais je m'efforcerai de racheter toutes mes fautes par mon service” – éclate tout un espoir absurde, un espoir à l'évidence sans espoir – qu'on puisse lui faire grâce. Pougatchov – qui s'accroche à sa peau.

*L'Histoire de la révolte de Pougatchov* fait de lui non pas un héros mais un fauve. Pas même un fauve par nature – car tous ses crimes ne sont que peur d'y passer, lui aussi – un fauteur de fauves, un homme – criminellement – faible. (Même l'assassinat de Lyssov n'est pas de la vengeance – c'est la peur d'une seconde attaque, elle, sans doute fatale.)

Et pour en finir avec lui : en finir avec lui dans nos cœurs – une scène infâme – infâme doublement, par la bassesse des deux protagonistes :

On amène Pougatchov prisonnier devant le prince Panine. Le cosaque lui fait une réponse téméraire – toujours ses proverbes – et prophétique : “Je ne suis pas corbeau, mais seulement corbillat ; le corbeau, il vole encore.” –

Panine frappe Pougatchov au visage. Il le frappe jusqu'au sang, il lui arrache une touffe de sa barbe. (N. B. ! “Ne pas frapper un homme à terre”, disent les Russes.)

Que fait Pougatchov ? Il tombe à genoux et – il crie – “pitié !”

\*

Maintenant, confrontation de dates :

*La Fille du capitaine* – 1836. *Histoire de la révolte de Pougatchov* – 1834.

Et, notre dernière question, abasourdie : comment Pouchkine a-t-il écrit sur Pougatchov – sachant cela ?

Le contraire – que *La Fille du capitaine* eût été écrit en premier –, voilà qui serait naturel. Pouchkine a commencé par imaginer un Pougatchov, lui donner une forme – et puis, il l’a connu. (Comme tout poète en amour.) Ici, il l’a d’abord connu – l’image et la forme sont venues ensuite.

Il ne l’a pas formée, cette image – il l’a transformée.

Le Pougatchov de Pouchkine est la riposte du poète au Pougatchov historique, la réponse du lyrisme aux archives : oui, je sais, je sais que c’est vrai et vous avez raison, Pougatchov était vil, il était lâche, mais de ce savoir-là, je ne veux rien savoir, à ce savoir pas *mien*, ce savoir étranger, j’oppose – mon savoir *propre*. Je sais – mieux. Je sais – ce qui est mieux.

*Nous préférons un haut mensonge  
Aux nuits des viles vérités*<sup>112</sup>.

Mensonges ? “De ce que le poète est créateur ne s’ensuit point qu’il soit menteur, car l’invention poétique est par raison telle que la chose *pourrait être et devrait.*” (Trédiakovski)

Pouchkine croulait sous les viles vérités. Il a tout déblayé, tout oublié, les a lavées de son cerveau – ouvrant portes et fenêtres – n’a rien laissé, que les yeux noirs, et l’incendie.

Il a écrit *L’Histoire de la révolte de Pougatchov* – pour les autres. Il a écrit *La Fille du capitaine* – pour soi.

\*

Le Pougatchov de Pouchkine, c’est la liberté du poète, comme le poète lui-même est liberté, laquelle, en elle-même, se débarrasse des images importunes, emporte les images imposées.

\*

Mais qu'est-ce donc qui obligea Pouchkine, qui venait d'écrire Pougatchov, à revenir vers Pougatchov, à choisir pour héros justement Pougatchov, Pougatchov à nouveau, ce Pougatchov sur lequel il savait tout ?

Justement, il ne savait pas tout, car l'unique jugement du poète se donne par la poésie – par le travail *purificateur* de la poésie.

Pouchkine a écrit son Pougatchov pour savoir. Pour voir enfin. Il a écrit son Pougatchov – pour *oublier*.

Deux réponses simples : d'abord, quel qu'il ait été, pendant ces longs mois de travail, il s'est fait à lui. Il s'est fait à lui, mais il ne s'en est pas défait. (Il le dit lui-même en terminant.)

Et puis, mettant le point final, il sentait bien : ce n'est pas – ça. C'est ça, et ce n'est pas ça. Pas le *bon* Pougatchov. Et si l'on essayait de faire – le bon ? L'autre, c'était – le vôtre. Faisons le mien.

Le désir inconscient de réhabiliter par la poésie l'homme accablé par l'histoire, le replacer sur le piédestal sur lequel l'histoire, par la main même de Pouchkine, l'a fait s'effondrer. Du niveau abyssal de la bassesse historique, remettre Pougatchov à sa noble place de mythe.

Pouchkine a agi comme le peuple : il a *corrigé* la vérité, il a oublié la vérité sur un bandit, oublié la part de vérité incompatible avec l'amour – la petitesse.

Et, lui gardant sa vérité entière, lui arrachant seulement sa petitesse, Pouchkine nous donne un autre Pougatchov, son Pougatchov à lui, le Pougatchov du peuple, celui que nous pouvons aimer, que nous ne pouvons pas – ne pas aimer.

Lequel est donc le vrai ? Celui qui, pris de peur, laisse égorger la femme qu'il aime et le petit enfant, celui qui laisse noyer son ami le plus proche, fait étrangler son partisan le plus fidèle, et qui lui-même, dès que le sang jaillit après la gifle – tombe à genoux ?

Ou celui qui, deux fois, trois fois, sept fois, pardonne à Griniov et qui, le reconnaissant dans la foule, lui fait un dernier signe de tête ?

Que voyons-nous d'abord en disant "Pougatchov" ? – Le regard, l'incendie. Deux choses sans bassesse. Car l'incendie et le regard sont – des éléments de la nature, ils sont "l'ivresse du combat", ils sont, peut-être, la Peste en personne – mais sont des éléments sans peur.

Que sentons-nous au début, que sentons-nous à la fin, quand nous disons "Pougatchov" ? – Sa grandeur. Notre amour pour lui.

Par la puissance de la poésie, Pouchkine a transformé le plus lâche des héros en exemple – d'héroïsme.

Dans *La Fille du capitaine*, Pouchkine l'historiographe se trouve battu à plates coutures par Pouchkine le poète.

Dans *L'Histoire de la révolte*, nous voyons Pougatchov ; dans *La Fille du capitaine*, nous le – sentons. Et nous aurons beau relire et étudier *L'Histoire*, dès qu'apparaît la chose noire dans les tourbillons de neige de *La Fille du capitaine* – nous oublions – notre expérience, notre première mésaventure avec Pougatchov – première mésaventure avec l'histoire – comme, en amour, on oublie – par l'amour – son infortune précédente.

L'envoûtement est plus ancien que l'expérience. Le conte est plus ancien que la réalité. Plus ancien, dans la vie de la terre ; plus ancien dans la vie de l'homme. Car nous connaissions Pougatchov dès les contes de notre enfance – le paysan grand comme un doigt, et Verlioka, et l'ogre du Petit Poucet qui décapite ses propre filles, et le brigand devant lequel Alionouchka se cache derrière la baratte, tous les ogres, tous les brigands de tous les contes, dans le conte du sang – notre mémoire ancienne.

Le Pougatchov de Pouchkine (celui, donc, de *La Fille du capitaine*) est le brigand – global, l'ogre, le colporteur, le démon, "le bon gaillard", le loup – gris – de *tous* les contes... et de nos rêves, mais un brigand, un ogre, un

loup qui, tuant tout le monde, en aime un seul, et celui-là, ce seul qu'il aime, derrière Griniov, c'est nous tous.

Et si nous sommes envoûtés par Pougatchov parce qu'il est lui-même – la peur vivante – la peur mortelle, plutôt –, la peur des rêves de notre enfance, comment ne pas nous envoûter plus – à tout jamais, lorsque cet effroyable et – tout gentil – démon – *aime* ?

En Pougatchov, Pouchkine nous a montré l'envoûtement le plus terrible, celui du mal qui, l'espace d'une minute, devient du bien, qui fait donner toute sa force – dans le bien. Pouchkine, en Pougatchov, nous a montré un mystère insondable – celui du criminel au cœur pur. Pouchkine, en Pougatchov, nous a donné un brigand au grand cœur. Comment ne pas nous rendre – à lui, si nous nous sommes déjà rendus – rien qu'au brigand.

Nous rendant présent un Pougatchov pareil, à quoi Pouchkine s'est-il – rendu ? Au plus haut – au poète en lui-même. À l'infaillible intuition du poète pour ce qui ne fut pas, peut-être, mais ce qui aurait pu. Pour ce qui aurait dû. (“De ce que le poète est créateur...”)

Et c'est une forte chose que la poésie, si toutes les connaissances des archives impériales, si les recherches personnelles, si l'expérience propre, n'ont pu – je ne dis pas tuer, mais juste faire vaciller – la clairvoyance du poète.

Je dirai plus : plus Pouchkine connaissait Pougatchov, plus il était sûr – d'autre chose. Plus il le voyait, plus il comprenait – autre chose.

On peut dire que *La Fille du capitaine* s'écrivait en lui en même temps que *L'Histoire de la révolte*, elle se coécrivait, elle grandissait de chaque ligne de l'histoire, la dépassait, elle s'écrivait – *une page au-dessus*, elle se construisait – dessus, en tant que telle, dans sa libre harmonie, réfutation vivante de ce qui se faisait sous la main du poète – elle s'écrivait du *mensonge* des faits.

“Nous préférons un haut mensonge aux nuits des viles vérités.”

Si Pouchkine a pu dire de Napoléon – a pu dire de son dieu, du dieu lyrique universel – (réponse au raisonneur qui le persuadait que les pestiférés de Jaffa sont un mensonge<sup>113</sup>), si Pouchkine a pu dire :

*Nous préférons un haut mensonge  
Aux nuits des viles vérités,*

– comme cela correspond mieux à Pougatchov dont il lisait lui-même, et dont il écrivait, des mois durant – les viles vérités.

Pour Napoléon, Pouchkine l’a dit.

Pour Pougatchov, Pouchkine l’a fait.

Après *La Fille du capitaine*, il ne nous reste aucune des viles vérités sur Pougatchov. Aucune nuit. Aucune.

C’est propre.

Cette propreté, c’est le poète.

\*

Les nuits des viles vérités.

Il n’y a ni viles vérités ni hauts mensonges, rien que de vils mensonges et de hautes vérités.

Et puis : quelles nuits – pour les vérités ? Mais les mensonges – à couper au couteau...

\*

Retour au monde des faits. Une rectification, et d’importance. Il paraît qu’on vient de publier trois tomes d’archives de Pougatchov d’où celui-ci ressort bien différent de celui de *L’Histoire* – un vrai tsar paysan, sans aucune bassesse, etc.

Mais il ne s'agit pas de Pougatchov, en l'occurrence, il s'agit de Pouchkine qui n'avait d'autres documents que ceux de la noblesse (documents tendancieux) – et qui les a crus. Pouchkine voyait Pougatchov selon les données qu'il possédait. Moi, je compare les deux Pougatchov *de Pouchkine*.

Si, par hasard, Pougatchov est, en vérité, un tsar paysan idéal, un homme magnanime, juste, courageux – Pouchkine a raison, et il est bien le seul. Il avait donc raison de ne pas croire – *au fond* – les preuves accablantes des témoignages. De ne les croire que des yeux. L'âme – n'y croyant pas.

Quoi qu'on y fasse, il a raison.

Pougatchov est un monstre vil et lâche, Pouchkine a raison de le montrer noble et sans peurs – nous préférons les hauts mensonges.

Pougatchov est un tsar paysan magnanime et sans peur, Pouchkine a raison de le montrer – en dépit des archives – tel qu'il est. (Pouchkine réfute les archives – *par le fait*.)

Pourtant, je le répète, il ne s'agit pas de savoir qui était Pougatchov, mais qui était – Pouchkine.

Pouchkine était – poète. Jamais il ne le fut avec force plus haute que dans la prose “classique” de *La Fille du capitaine*.

1937.

---

109. Note de Tsvetaïeva : On trouve aussi un Griniou dans *L'Histoire de la révolte*, mais, là, c'est un lieutenant-colonel. Pougatchov et lui *ne se rencontrent pas*.

110. Extraits d'une célèbre chanson populaire sur Stenka Razine.

111. En français dans le texte.

112. Extrait du “Héros” de Pouchkine, poème écrit en 1830 et consacré à Napoléon.

113. Note de Tsvetaïeva : “Non, ce n'est pas un mensonge.”